

La croyance en un monde juste et les réactions à l'injustice

Extrait de : Carole TAVRIS (1982) *Anger. The misunderstood emotion*. New York : Simon & Schuster. Trad. : *La colère*. Montréal: Ed. de l'Homme, 1984, 394 p. (ouvrage épuisé), p. 289-295.

Qu'arrive-t-il quand la foi accordée par les individus à leur système est mise à l'épreuve ? Il arrive généralement que la foi résiste à toute épreuve. Car tout se passe comme si l'agencement même de nos facultés mentales était conçu pour éliminer l'information que nous ne désirons pas entendre, comme si cette information indésirable était l'ennemie jurée de nos croyances fondamentales. Anthony G. Greenwald a qualifié le moi d'« ego totalitaire », du fait que c'est lui qui organise ses propres connaissances, ses propres perceptions, et aussi ses propres souvenirs, par des opérations de filtrage sélectif parfaitement orientées (comme le font les gouvernements totalitaires), opérations qui ont pour objet premier de protéger ses structures organisationnelles.

L'ego, écrit Greenwald, est le « chroniqueur auto-justificateur » qui ne recherche que les données propres à corroborer son histoire — quitte à donner quand il le faut un petit coup de pouce à la véracité — et qui préfère s'aveugler plutôt que de prendre à son compte des évidences qui risqueraient de ruiner tout le récit. L'organisation du savoir dans l'esprit humain est comparable au système d'inventaire d'une bibliothèque. En vertu de nos dispositifs intrinsèques de filtrage préventif, nous sommes capables de localiser toute information dont nous ressentons d'urgence le besoin. Mais quand nous avons adopté une fois pour toutes un système de classement pour cataloguer nos différentes rubriques, (disons par exemple une idéologie conservatrice bien arrêtée, ou un cadre de croyance religieuse bien précis), alors nous consacrons beaucoup plus de temps à consolider ce système de classement qu'il ne nous en faudrait pour le réviser. Si ces filtrages préventifs persistent, c'est qu'ils sont efficaces : ce sont eux qui nous permettent de garder bonne conscience, de maintenir en bon ordre notre organisation mentale, et de persévérer dans nos démarches vers certains buts, quels qu'ils soient. La circonspection avec laquelle l'esprit accepte les idées nouvelles peut sembler suicidaire à une époque où fourmillent les innovations et les découvertes. Mais cette circonspection aura pourtant contribué largement, tout au moins jusqu'à une époque récente, au succès de l'espèce humaine. La colère fulgurante que peut ressentir un individu quand une information nocive entre en conflit avec son système de croyances et le menace, est le mode de réaction que choisit l'esprit pour protéger sa propre organisation. « Ça s'est passé dans ma tête, moi je n'y suis pour rien » semble donc avoir été une stratégie étonnamment efficace dans l'évolution du cerveau humain. Car à y bien réfléchir, si nous avions été inconstants dans nos idées au point d'en changer chaque fois que nous faisons une expérience ou une observation nouvelle, nous n'aurions jamais su ni comment nous comporter, ni quoi penser, ni pourquoi il nous fallait tant travailler pour obtenir une récompense future. « Changer d'idées » à tout bout de champ ne peut en effet conduire qu'à l'irrésolution et à l'angoisse.

À ce jour, nombre de psychologues ont proposé des théories de la cohérence cognitive permettant de prédire comment un individu va réagir à une information qui dans son esprit entre en conflit avec une croyance bien arrêtée : soit en modifiant légèrement cette croyance, soit plus vraisemblablement en faisant subir à l'information une distorsion pour que l'une et l'autre puissent coexister harmonieusement. Un exemple : je compte parmi mes amies une psychanalyste freudienne qui ne manque jamais d'acquiescer tout nouvel ouvrage qui

par son contenu ou ses comptes rendus se propose de remettre en question d'une façon ou d'une autre la théorie de Freud. Elle achète donc toutes les nouveautés sur le sujet. Mais elle ne les lit jamais, ayant décidé par avance qu'ils comportent davantage de lacunes que de vérités. Ce qui d'ailleurs ne lui facilite pas beaucoup les choses pour continuer à exercer sa profession.

Toutes les théories de la cohérence cognitive postulent que l'être humain a fondamentalement besoin de donner une signification et un ordre à ses expériences vécues. Un psychologue, Melvin J. Lerner, ajoute que nous ressentons tous le besoin de croire aussi à un monde de justice, dans lequel chaque individu obtient ce qu'il mérite, c'est-à-dire à un monde où les bons sont récompensés et les méchants punis¹. Cette « croyance en un Monde de Justice », explique-t-il, est « une illusion fondamentale » pourtant indispensable à notre mode d'organisation des expériences vécues, par lequel nous nous empressons de donner un sens à ce qui n'est que confusion, de voir l'équitable là où il n'y a que cruauté et injustice, et la nécessité là où il n'y a que hasard. C'est cette croyance en un Monde de Justice qui donne aussi sa légitimité à l'ordre établi. Des douzaines d'études nous ont d'ores et déjà révélé ce qui se passe quand cette conviction, qui veut que le monde soit juste, se trouve confrontée à une iniquité. Il se passe que si nous ne sommes pas en mesure de corriger l'iniquité, trois attitudes sont possibles : ou bien c'est la victime que nous dénigrons en faisant retomber sur elle la responsabilité de l'iniquité ; ou bien nous nions la réalité de cette iniquité ; ou bien enfin nous réinterprétons l'événement de façon à ménager la croyance menacée. Car tout vaut mieux que de renoncer à une conviction bien établie.

La victime responsable

Dans un monde de justice, on ne viole pas une femme innocente. S'il arrive qu'une femme soit violée, c'est donc que d'une façon ou d'une autre elle doit « l'avoir cherché », soit en exerçant son pouvoir de séduction, soit tout simplement parce que le fait d'être une femme constitue déjà en soi une provocation. Dans une expérience au cours de laquelle on simulait une procédure de jugement pour viol, on demandait aux membres d'un jury fictif de délibérer et de prononcer des sentences dans trois cas de viol, dont les victimes étaient respectivement une femme mariée, une vierge et une divorcée. Comme on pouvait s'y attendre, les peines infligées furent plus lourdes quand la victime était vierge que quand elle était divorcée. Mais le plus intéressant, c'est que les membres du jury estimèrent que les vierges et les femmes mariées portaient dans l'affaire une plus grande responsabilité que les divorcées. Apparemment, l'idée qu'on puisse violer des femmes « respectables » était trop « dérangeante » pour la croyance en un monde de justice des jurés. Il fallait donc bien, pour que la cohérence fût sauve, que par leur conduite les victimes aient été quelque peu fautives. Les journaux nous fournissent souvent des exemples de ce genre. N'a-t-on pas vu un juge du Wisconsin (il a depuis été démis de ses fonctions) acquitter un adolescent qui avait abusé d'une jeune fille de quatorze ans « attendu qu'elle était vêtue de façon provocante » ? Et un autre juge (toujours en exercice, celui-là) déclarer non coupable un homme qui avait violé sa propre fille âgée de cinq ans, attendu que la fillette était « particulièrement aguichante » ?

De la même manière, beaucoup d'adversaires acharnés de l'avortement, impassibles devant les statistiques sur les viols, l'inceste, la misère, l'ignorance en matière de contraception, les mauvais traitements infligés par l'homme, préfèrent croire que seules se font avorter les femmes immorales, considérant que ce sont elles qu'il faut blâmer quand « elles se font mettre enceintes », pour citer un membre du Congrès, qui par cette bizarre hardiesse de discours à la fois suggestive et anachronique, exonérait le mâle du rôle actif qu'il joue dans la conception. (Et que dire de nos élus — au Congrès toujours — qui se sont ralliés à la

¹ Lerner, M.J. (1980) *The belief in an just world : a fundamental delusion*. New York : Plenum Press.

trouvaille d'un de leurs collègues pour qui « le meilleur des contraceptifs est encore le mot *non* » ? Je gage qu'ils ne prendraient pas si allègrement les choses si leurs épouses suivaient ce conseil à la lettre.)

Mais les femmes ne sont pas les seules à être prises pour objets de dénigrement. Il est bien connu aussi que les pauvres ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur indigence (dans l'optique des nantis, bien sûr), pour la bonne raison qu'ils sont paresseux, imprévoyants, ivrognes et violents. Et qu'un homme renvoyé de son entreprise pour avoir tenté d'améliorer les conditions de travail n'a après tout que ce qu'il mérite. Il aurait mieux fait de la boucler. C'est pourtant bien simple. Et pourquoi, pendant que nous y sommes, certains théoriciens juifs ultraconservateurs comme Norman Podhoretz et Irving Kristol, pour justifier la caution qu'ouvertement ils apportent à la politique fasciste, mais anticommuniste, de certains Etats tels que l'Argentine, ne feraient-ils pas retomber l'antisémitisme argentin sur ses victimes, et tout spécialement sur Jacobo Timerman, par exemple ? Car je suppose que s'ils accréditaient le témoignage de Timerman sur les atrocités commises par le régime argentin, cela ferait outrage à leur philosophie politique et à leur sens de la sécurité religieuse. Comme je suppose aussi que les copains du pilote de chasse qui s'écrase au sol avec son appareil ne peuvent qu'estimer que c'est bien fait pour lui, puisqu'il a commis une erreur stupide. Et si pourtant l'accident était dû à une défaillance mécanique ? A une négligence de l'U.S. Air Force ? Les survivants seraient alors tout aussi en danger que la victime, non ? Mais il reste que tous ces discours logiques épargnent à ceux qui se les tiennent la pensée terrifiante qu'ils pourraient eux aussi être un jour les victimes de la misère, d'un renvoi abusif, de l'antisémitisme, ou de la mort.

La négation de l'injustice

Négation. Voilà bien un mot qui fait florès dans les annales de la psychanalyse. Ce n'est pourtant pas en faisant référence à quelque processus inconscient que nous l'emploierons ici, mais au contraire pour décrire une démarche de contestation des faits parfaitement lucide, et dont le but est d'éliminer purement et simplement de la conscience toute information susceptible de mettre en péril nos convictions. Pour prendre un exemple, les parents fondamentalistes se battent pour qu'à l'école les valeurs absolues du bien et du mal soient inculquées à leurs enfants, et s'inquiètent que la scolarisation soumet souvent ceux-ci à une information qui risque d'ébranler leurs certitudes religieuses. A la journaliste Frances FitzGerald qui lui demandait si elle envisageait d'envoyer un jour ses enfants dans un établissement d'enseignement non fondamentaliste, une mère de famille fit cette réponse : « Non, car la vie éternelle a trop d'importance pour qu'on puisse prendre un risque pareil. Trop souvent l'université sème la confusion dans l'esprit des jeunes. » Autrement dit, pour éviter une telle confusion, réfugions-nous dans l'ignorance.

La négation des faits semble occuper une place de choix dans les philosophies politiques. L'exemple le plus attristant que j'en connaisse (encore qu'il s'agisse là d'un exemple extrême) est celui de ceux qui vous affirment tout de go qu'il n'y a jamais eu d'Holocauste dans les camps nazis. Mais on peut contempler d'autres variétés ornementales de ce type de négation, en observant comment réagissent certaines personnes quand la nouvelle se répand que des innocents ont été emprisonnés ou assassinés en Union soviétique, aux États-Unis, en Chine, au Viêt-nam, en Argentine, au Chili, en France, au Japon, en Afrique du Sud, en Haïti, à Cuba... (à vous de compléter cette liste par d'autres exemples tous plus abjects les uns que les autres). Selon leurs convictions politiques, ces personnes ont alors tendance à nier les crimes commis par les nations qui leur sont chères (ne serait-ce que parce que la reconnaissance de ces crimes risquerait d'ébranler leur besoin de croire en l'intégrité et en la justice de certains régimes alliés du nôtre, et que l'authentification publique de ces crimes ferait peser une menace sur nos propres intérêts économiques). Bien sûr, ces mêmes personnes auront également tendance à monter en épingle les atrocités commises par leurs

ennemis (rien de plus logique que de croire aux turpitudes d'un antagoniste). Ainsi donc, quand un individu est convaincu de la corruptibilité de la plupart des régimes politiques, il ne doit pas lui sembler illogique, quand un régime se rend responsable d'un acte criminel ou simplement stupide, de constater que bien des gens autour de lui nient la matérialité des faits.

La réinterprétation de l'injustice et ses conséquences

Ce mécanisme grâce auquel est préservée la foi en un monde de justice exige de la part de l'imagination pas mal de contorsions, puisqu'il s'agit rien moins que de « réécrire » l'histoire en l'expurgeant de l'iniquité dont on a connaissance, ou plus exactement, d'éliminer du récit cette iniquité en tant que telle, et par là même d'éliminer du même coup le facteur de perturbation émotionnelle. On peut par exemple réinterpréter un acte d'injustice en décidant qu'après tout la victime n'en est peut-être pas une, ou que souffrir un peu ne fait pas de mal de temps en temps, puisque cela vous trempe le caractère et ne peut que vous rendre meilleur. Ou encore que la victime a eu « tort » de ne pas prendre les « précautions » qu'elle aurait dû prendre, si bien qu'en réalité la faute ne doit pas retomber, disons, sur l'État qui par la contrainte physique essaie de museler un opposant bien décidé à faire entendre sa voix, mais sur ce témoin gênant en personne, qui devrait tout de même bien savoir que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, et qu'en bonne politique on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. On peut enfin élargir par abstraction mentale le cadre temporel dans lequel la vraie justice ne saurait manquer un jour ou l'autre de triompher : alors héros et traîtres seront récompensés et châtiés chacun selon ses œuvres. Évidemment, les justes devront s'armer d'un peu de patience, car cela risque de demander un certain temps : des années, toute une vie, une autre vie peut-être... Qui sait ?

Notre besoin de croire en une justice et en un ordre est tel, dit Lerner, que bien des gens acceptent de porter eux-mêmes le fardeau de leur angoisse, préférant s'estimer coupables plutôt que de renoncer à leur foi. Ainsi arrive-t-il souvent que les parents des plus innocentes et des plus poignantes victimes qui soient, les enfants incurables, se fustigent et se rendent responsables du sort de leur enfant. Et paradoxalement ces reproches qu'ils s'adressent à eux-mêmes — « Pourquoi n'ai-je pas fait ci ? » « Et si au moins nous avions fait ça ! » — finissent par alléger l'angoisse que fait naître en eux la certitude d'un aboutissement fatal et intolérable dont nul n'est responsable. Songeons aussi à cette invraisemblable attitude qui pousse parfois les victimes d'un viol à se convaincre d'avoir provoqué celui qui a abusé d'elles. Et pourtant, quand il leur est impossible de se culpabiliser de la sorte, quand par exemple, c'est chez elles qu'elles ont été maîtrisées et violées par un agresseur entré par effraction par une fenêtre, leur malaise est encore plus prononcé, et il leur faut davantage de temps pour s'en remettre que lorsqu'il s'agit de femmes qui ont été violées en dehors de leur domicile. Alors, comment expliquer que leur colère ne soit pas dirigée contre ceux qui les ont violées ? C'est que se blâmer soi-même restaure le sens du contrôle, de la prévoyance et de la sécurité, mieux que ne le ferait un rejet de la responsabilité sur le coupable. « Si c'est moi qui ai provoqué cet ignoble individu, raisonnent-elles, alors je vais prendre toutes les précautions qu'il faut pour que cette honte ne se reproduise pas. C'est moi qui désormais vais faire en sorte que cela ne m'arrive plus jamais. » Tandis que si une femme en vient à se dire qu'on peut abuser d'elle n'importe où, y compris dans l'abri théoriquement sûr de sa propre maison, alors c'est qu'on ne peut plus être en sécurité nulle part, et qu'il n'y a plus nulle part d'ordre ni de justice.